

**La peinture**  
**Jean-Paul Mousseau**

Jacques Folch-Ribas

Volume 5, numéro 3 (27), mai-juin 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1963). Compte rendu de [La peinture : Jean-Paul Mousseau].  
*Liberté*, 5(3), 265–266.

## Jean-Paul Mousseau

La récente exposition de Mousseau me paraît un événement, pour plusieurs raisons simples. Tout d'abord, le personnage qui est attachant, et dont on est toujours curieux, même si l'on admet qu'il ne faille juger que l'oeuvre, détachée de son auteur. Attachant, parce que Mousseau est un des témoins toujours présents des mouvements picturaux (et des mouvements tout court) qui ont marqué l'histoire artistique du Québec depuis le temps du *refus global*, et que naturellement rien de lui ne peut laisser indifférent. Puis parce que les oeuvres exposées ferment un cycle qui allait du figuratif au dé-figuratif, à l'automatisme, au lyrisme pur, pour aboutir à la lumière.

Nous sommes à ce croisement où la vibration lumineuse atteint la géométrie, où la violence rejoint la pensée, le calculé, s'emmêle à lui, devient géométrie. Nous sommes à la liaison subtile entre art et science, entre matière et vouloir (au sens propre: entre matériel et spirituel), à cet endroit où se rejoint tout, à cette "industrie lyrique" qui se devait absolument de sortir des récentes recherches sur les matières plastiques, où les impératifs industriels, la chimie, la science moderne intervenant, déplaçaient les préoccupations et les libertés traditionnelles du peintre, leur donnaient des dimensions nouvelles.

La plasticité de cette peinture est si évidente que certaines lignes brisées, un peu cahotiques, que l'on peut trouver entre deux surfaces vibrantes de certains pastels séparant ces surfaces, paraissent incongrues. L'on sent le besoin de les redresser, de les placer bien perpendiculaires aux stries des surfaces, afin que l'oeuvre y gagne encore en pondération (ou en rigueur). Nous sommes loin, très loin de l'automatisme, et tout près de McEwen. Même si la texturation des surfaces apparaît un peu

au hasard des pastels accrochés par le papier, ou retenus par quelque mystérieuse granulation des couches inférieures.

Cette expérience de vibrations lumineuses se rattache évidemment à celles que Mousseau faisait depuis des années sur les fibres de verre et les matières plastiques. La murale de l'Hydro-Québec était une expérience valable s'il en fût, puisqu'elle réalisait un des premiers panneaux non figuratifs réussis dans ce pays. Alors que justement l'architecture, en réaction contre toute intégration artistique figurative (ou anecdotique) recherche (et trouve, à l'Hydro) des surfaces suffisamment travaillées pour rompre avec celles — toujours très nues, voire misérabilistes — de la plastique de construction. Alors qu'il faut que ces surfaces "artistement traitées" par un coloriste, ou un peintre, ne viennent pas défoncer les deux dimensions architecturales du mur... Nous voulons — les architectes — des textures. Pas des perspectives à l'intérieur de ce qui est pour nous une surface. Toute perspective (récitatif personnel de l'artiste), toute troisième dimension dans ce qui est pour nous bi-dimensionnel (le mur) et qui limite l'espace (l'architecture: tri-dimensionnelle) contredit notre travail. C'est la principale difficulté actuelle à une intégration arts-architecture. Donc, la murale doit être bi-dimensionnelle, telle est l'offre, que peu de muralistes saisissent, et que Mousseau a senti, à l'Hydro, et qui fait toute l'importance de ce panneau lumineux.

Mais revenons aux récents pastels d'huile. Mousseau revient à la peinture — non intégrée — et les vibrations lumineuses, il les cherche par le moyen d'un procédé très rapide, un peu gluant, agglutinant, qui ne permet au mélange que de se faire par juxtaposition microscopique des composants: cheminement valable, on prend l'outil le plus adapté au travail à faire. C'est l'impressionnisme de notre temps, par la même préoccupation qui consiste à créer un tout à l'aide de parties infinitésimales. C'est Seurat cosmique, les Nymphéas dans la voie lactée. La sphère baladeuse n'est là que pour donner l'échelle, du moins on aime à le croire. La recherche de Mousseau est intéressante, il nous l'offre en vrac (plusieurs pastels sont franchement mauvais) par honnêteté sans doute. On voit avec plaisir que Mousseau revient au travail de chevalet, et qu'il a quelque chose à dire, enrichi par son contact avec les feux de l'électricité.

*Jacques FOLCH*